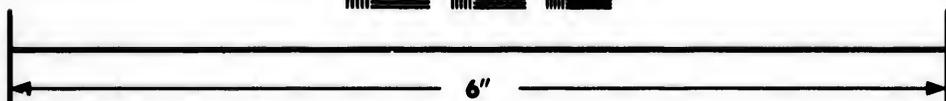
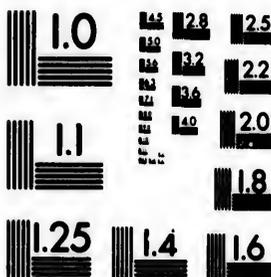


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

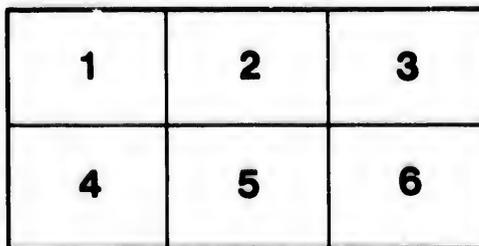
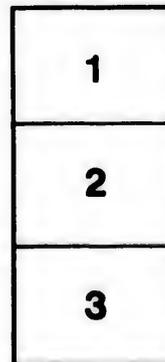
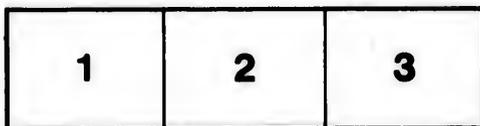
Université de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Université de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

LE DOIGT DE DIEU.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Canadiana

LE GAGE

DE LA

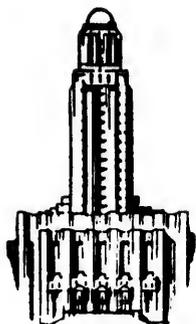
VICTOIRE.

Et gentes in terrâ dirigit!

QUEBEC:
IMPRIMERIE A. CÔTÉ ET C^o

Rue Sainte-Anne, 12.

1877



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Collection de livres
DIDACTIQUE

10 MAI 1962

LE DOIGT DE DIEU.

LE GAGE

DE LA

VICTOIRE.

Et gentes in terrâ dirigit!

—

QUÉBEC:
IMPRIMERIE A. COTÉ ET C^{ie}
Rue Sainte-Anne, 12.

—
1877.

u
sc
av
su
co
vi
sa
il
ge
le
av
ge
qu
ph
re

tio
mé
lire
ave
est

PRÉFACE.

Le Sphinx allégorique.—On raconte que Sophocle, un des plus grands poètes de la Grèce, composant son admirable tragédie, intitulé : Œdipe à Colone, avait concentré tout l'effort de son esprit sur le sujet dont il voulait faire un chef-d'œuvre ; et comme il arrive d'ordinaire pour tous ceux qui vivent en dehors des lois de la nature et se consacrent, corps et âme, à la poursuite d'un but idéal, il dédaignait tout le reste et même, paraît-il, négligeait ses affaires. Ce que voyant ses enfants, ils le citèrent en justice en disant que la vieillesse avait altéré, chez leur père, les facultés de l'intelligence, et, qu'en conséquence, ils demandaient qu'on lui enlevât l'administration de ses biens. Sophocle avait alors, je crois, quatre-vingts ans. Au reste l'âge importe peu.

Le jour du jugement étant arrivé, quand l'accusation eut été formulée devant lui, le grand poète méconnu se leva et, pour toute réponse, il se mit à lire la pièce qu'il venait de terminer ; et, après en avoir achevé la lecture : Est-ce là, dit-il, ô juges, est-ce là le travail d'un homme tel qu'on voudrait

me voir. Les juges enthousiasmés, (on sait, qu'à Athènes, ils étaient, généralement, plusieurs centaines), les juges, sans écouter plus longtemps ses accusateurs, le couvrirent d'applaudissements, et, au lieu de le condamner, ils le reconduisirent à sa demeure au milieu des applaudissements de la multitude. La même accusation portée contre Sophocle s'est renouvelée, à tous les âges du monde, contre tous ceux qui, ayant l'intuition d'une grande œuvre à faire et poussés par une force inconnue, ont devancé leur siècle dans la voie des découvertes. Archimède, Galilée, Euler, Leibnitz, Newton et beaucoup d'autres sont venus, tour-à-tour, payer à l'humanité déchue le tribut douloureux de leurs angoisses et de leurs souffrances, sans lequel il semble qu'il n'y ait pas de progrès possible. Ceux qui travaillent pour les hommes doivent s'attendre à en être persécutés.

Tenez! à notre époque, on a fait des applications prodigieuses de la vapeur et de l'électricité, et on peut dire, avec vérité, qu'aujourd'hui, il n'y a plus de distance; mais, je vous le demande, si, il y a cent ans, un homme, par une grâce spéciale de Dieu, découvrant, tout d'un coup, et les principes et les théories dont nous voyons, chaque jour, sous nos yeux, les merveilleuses conséquences, fût venu dire aux Canadiens d'alors: Messieurs, j'ai

trouvé le moyen de correspondre avec l'Europe dans l'espace de cinq minutes, qu'aurait-on pensé de cet homme ; et cependant (qui peut le nier ?) cela est. Ce n'est donc pas parce qu'une chose paraît extraordinaire et même impossible à la masse des gens qu'elle n'existe pas.

Boileau l'a dit : Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, et, ce qui est impossible à l'homme, est très-facile à Dieu. *Quis est Deus !*

Et si vous attachez à certains actes une signification qu'ils n'ont point, j'aurai toujours contre vous l'argument de Sophocle. J'ai seulement voulu vous faire comprendre que je ne céderais pas.

UN COUP DE PROVIDENCE.

Depuis quelques années des modifications profondes ont été apportées dans le gouvernement du pays. Au lieu, qu'autrefois, le Canada était divisé en deux parties dont l'une, le Bas-Canada, par sa situation, avait ou du moins devait avoir tôt ou tard la prééminence, eu égard à l'accroissement progressif de la population ; aujourd'hui l'organisation actuelle en sept provinces, dont une seule est catholique, la province de Québec, a donné l'avantage aux protestants.

Faut-il en accuser ceux qui ont fait la confédération ? Non ! Car Dieu s'est servi d'eux pour vous mettre dans une situation telle que vous sentiez le besoin d'avoir confiance en lui. Désunis, vous serez nécessairement opprimés, que les rouges ou les bleus soient au pouvoir, tandis qu'au contraire, marchant de concert, vous deviendrez, par la force des choses, le point central autour duquel toutes les autres provinces graviteront ; et tout ce travail intérieur, qui se traduit au dehors par de violentes polémiques, ne peut avoir que de funestes conséquences. L'union seule est à désirer et tout le monde le sent plus ou moins.

N'est-il pas vrai en effet qu'on éprouve généralement, à part de rares exceptions, n'est-il pas vrai qu'on éprouve comme un besoin de paix et qu'un certain rapprochement se manifeste de toutes parts entre ceux qui avaient, jusqu'ici, été les moins d'accord ? C'est un signe évident que Dieu aime et

protège les Canadiens. Car, en vérité, où seraient-ils allés avec ce parti-pris de ne pas s'entendre et ces polémiques passionnées qui, au nom d'une religion d'amour, enfantaient, chaque jour, des haines implacables.

Rome, autrefois, cette puissante république dont le nom même est le symbole de la force et qui était dans l'antiquité, comme elle l'est encore aujourd'hui, le pivot autour duquel tourne tout l'univers; Rome, tant que ses citoyens ne furent pas unis, put à peine tenir tête à deux ou trois petits peuples du Latium : elle ne commença ses grandes conquêtes, que lorsque Camille, qui mérita d'être appelé le second fondateur de la ville aux sept collines, après avoir chassé les Gaulois envahisseurs, eut élevé un temple à la concorde et cimenté l'union des deux ordres par un sacrifice solennel. C'est, en se faisant de mutuelles concessions que les Romains, ce peuple du bon sens, parvinrent à établir le plus grand des empires qui aient jamais existé.

Il est vrai qu'il surent mettre à profit ces luttes intestines, comme aussi leurs guerres extérieures, pour s'organiser au-dedans et au dehors, ne manquant jamais de prendre aux nations vaincues ce qu'elles avaient de bon et, quand cela n'était pas nécessaire, évitant avec soin de mêler la religion à des conflits purement politiques. Aussi tenait-on à grand honneur d'être citoyen romain et d'appartenir à ce peuple valeureux qui s'intitulait avec un noble orgueil le peuple-roi. Ce n'est que pour la vraie religion qu'ils se départirent de cette sagesse, encore même un de leurs princes les plus corrompus avait-il admis Jésus-Christ parmi les dieux de l'empire; et ce ne fut qu'à l'instigation des Juifs déicides qu'ils persécutèrent ensuite les

Chrétiens. Qu'on ne s'y trompe point, ce sont eux qui sont toujours au fond de toutes les machinations ténébreuses qui se trament, en secret, contre la religion catholique ; et Monseigneur de Ségur, dans un livre intitulé, la franc-maçonnerie, a très-bien montré qu'ils tiennent encore les ficelles, tout comme au temps de Notre-Seigneur.

Mais Dieu est le maître, et il le prouve à l'occasion par un de ces coups de Providence très-propres à confondre les plans les mieux conçus ; et telle est la signification de ma présence ici. Je comprends, que vous ayez peine à croire qu'il puisse en être ainsi. Car pour qui n'a pas pénétré le mystère de la vie, l'action de la Providence dans le monde est une énigme indéchiffrable. Si j'étais un saint, et que je vinsse à vous me disant chargé d'une mission importante, vous refuseriez probablement d'ajouter foi à mes paroles : comment voulez-vous donc, les choses étant ce qu'elles sont, comment voulez-vous que vous ne soyez pas incroyables ; et cependant, vous avez tort de fermer volontairement les yeux à la lumière. Car j'ai cité un fait positif et qu'on ne peut pas nier de la mission que je prétends avoir.

Ne savez-vous pas que, pour forcer les hommes à s'humilier devant lui, pour les obliger à reconnaître leur ignorance et leur néant, Dieu, jaloux de ses droits méconnus, leur propose sans cesse de ces problèmes effrayants de la solution desquels dépend l'avenir du monde ? Ne savez-vous pas qu'autrefois, il a, par un prodige, que nous ne saurions comprendre, il a choisi, pour se faire obéir, condition sans laquelle il n'y a pas de salut pour l'homme, il a choisi les moyens les plus invraisemblables. Qu'en est-il résulté ? il n'a pas été reconnu de ceux qu'il avait fait les chefs de son

peuple : *in propria venit et sui eum non receperunt* : et, depuis cette époque, c'est par la folie de la croix, qu'il veut sauver le monde. Quiconque ne la comprend pas, fût-il ou roi ou évêque, ne saurait aspirer au bonheur éternel. Ce qui nous paraît de l'inconscience, est, pour Dieu, de la logique, mais, par exemple, c'est la logique de l'amour.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

L'objection que ces messieurs du séminaire ont élevé contre la réforme, que je demande dans l'éducation, n'est nullement sérieuse et peut très-bien être retournée contre eux. Ils ont dit : mais si les études ne durent que trois ou cinq ans, nous n'aurons plus de prêtres. S'imaginent-ils donc qu'on peut faire un prêtre à volonté et qu'il suffise pour cela de passer dix ans dans un collège. S'il en était ainsi, il en résulterait que ce n'est pas la grâce de Dieu qui fait les vocations, mais bien l'étude de tel ou tel auteur et pendant tant de temps.

En vérité, je le répète, ce n'est pas sérieux et je dis, qu'au contraire, l'organisation actuelle de l'enseignement est un obstacle aux vocations religieuses, de quelque nature qu'elle soient. Car il doit y avoir, surtout dans un pays comme le Canada, où la foi est puissante, beaucoup d'enfants que la longueur des études rebute ou qui, faute de ressources suffisantes, ne peuvent répondre à l'appel de Dieu.

EXPLIQUEZ-MOI ÇA.

Coincidences.—Il y a un fait qui m'avait frappé, c'est qu'avant mon départ de France, ayant été

voir mes amis d'Aiguebelle, je descendis à Lyon à l'Hôtel des courriers, et là je fis la connaissance de Mr. Théodore de St. Pierre dont la noblesse remonte aux croisades. Ce monsieur connaissait un de vos hommes publics, et il m'engagea à venir au Canada. Je m'embarque donc à Liverpool et, chose singulière, la première personne que je rencontre en arrivant ici est M. G. St. P..... chez la mère de qui j'ai logé pendant dix-huit mois.

AU RÉVÉREND PÈRE MOTHON.

Mon Révérend Père.—Vendredi dernier 19 novembre 1877, je me rendis à la bibliothèque du Parlement avec l'intention de chercher dans l'*Univers* un article qui m'avait frappé pendant mon séjour chez le Rév. Père Arnould.

Ne le trouvant pas, j'eus alors l'idée de voir, si, aux époques les plus importantes de ma vie, c'est-à-dire le 8 avril 1874, où je donnai ma première conférence devant ces Messieurs du Séminaire, et le 30 du même mois où j'en donnai une autre devant Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque de Québec et l'amiral français Thomasset, il n'y avait pas quelque chose qui pût me donner des preuves avec lesquelles je parvinsse à convaincre les Canadiens de faire ce que je dis.

Quel ne fut pas mon étonnement aux dates indiquées (voir le 8 avril et le 1er mai, mais l'article est du 30), de trouver de Louis Veillot que je ne connais que de nom, deux articles indiquant par avance ce que je devais entreprendre plus tard, mais ce dont je n'avais pas alors la moindre idée, bien que je m'efforçasse d'être utile aux enfants et d'adoucir leur travail.

to
tie
co
sal
ma
de
du
M.
pas
la
M.
qui
con
pré
Can
Lou
qu'
tion
n'es
dan
A
fon
très
V
en
évi
trè
ant
gra

Les deux Nos. du journal en question sont à lire tout entiers : car ils dévoilent l'action providentielle et je suis persuadé que le pape doit en avoir connaissance.

Mais il y a plus : l'autre jour, je me rends à la salle de lecture du parlement pour lire l'*Univers* ; mais, cette fois, avec l'espérance que j'y trouverais de nouvelles indications. Effectivement, à la date du 20 novembre 1877, je vois que, dans le *National*, M. Sarcey parle d'un ordre religieux qui n'existe pas encore : l'ordre de la Vis. du Mans. J'ouvre la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, par M. l'abbé Em. Bougand et, en lisant la scène qui s'est passée le 20 novembre 1677, j'arrive à la conviction que le Canada a été miraculeusement préservé des malheurs de la France et que les Canadiens ont pour mission de réparer le mal que Louis XIV aurait pu empêcher. Si je dis vrai et qu'on ne veuille pas tenir compte de mes observations, j'aurai peut-être tort dans ce monde ici (et ce n'est pas sûr,) mais j'aurai certainement raison dans l'autre.

Agréez, Mon Révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

P. L.

DEUXIÈME LETTRE.

Vos derniers sermons sont surtout remarquables en ce qu'ils établissent entre nous une relation évidente : les autres, bien qu'ayant un rapport très-marqué avec ma manière de voir et ma vie antérieure, ne m'ont pas fait cependant une aussi grande impression.

Ce n'est que dimanche dernier, en vous entendant parler de la confession, que j'ai été frappé d'une coïncidence étrange et inexplicable si on ne veut pas admettre qu'il y a là une intervention directe de Dieu.

Et en effet, le Révérend père Abbé, dont vous parlez dans ce sermon, et qui a converti Horace Vernet, est le père François-Régis, actuellement procureur général de la trappe à Rome ; et c'est lui qui, étant simple religieux à Aiguebelle, a composé la biographie du père Marie-Ephrem et par conséquent déterminé le séjour que j'ai fait dans ce monastère en 1868.

D'autre part, si Horace Vernet, quoique laïc et même incrédule, a cependant reçu la confession de son ami mourant ; moi aussi, et je puis le prouver, moi aussi j'ai dû en faire autant et dans des conditions telles que mes droits étaient probablement fort étendus.

Ces coïncidences sont plus que drôles et je cite des faits positifs, faciles à constater.

En somme, est-il permis d'admettre que des messes puissent obtenir des miracles ? Eh bien ! la semaine dernière, j'en ai fait dire neuf exprès pour cela. Il faut que ceux qui empêchent le bien, soient sans excuse.

Agréez, Mon Révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

P. I.

LES EMBLÈMES.

Il est à croire que tous les faits de l'histoire ancienne ont une signification, puisque la lecture

de Platon a préparé la conversion de St. Augustin et que l'histoire d'Œdipe vient de donner lieu à un miracle. Car c'est un miracle : il n'y a pas moyen d'expliquer les choses autrement.

Et en effet, le jour même où, dans son sermon, le R. P. Mothon parlait d'Œdipe, je composais la préface de cet ouvrage et je l'envoyais à son Exc. M. Conroy ; et comme si Dieu tenait à multiplier les preuves, je faisais *auparavant* observer à deux de mes élèves qu'il y avait une relation entre cet article et leur vocation.

LA LUMIÈRE.

Le dernier jour de la neuvaine, je me rendis à la basilique avec l'espoir qu'il y aurait encore un miracle de fait. Le gaz n'était pas encore levé, et je me disais en moi-même qu'autrefois nos pères, avec une multitude de bougies, ne parvenaient pas à obtenir même cette clarté, tandis que nous autres, grâce aux progrès de la science, nous pouvions, dans un instant, avoir une lumière éblouissante, et qu'il allait en être ainsi dans l'ordre de la Grâce par suite des révélations faites à la bienheureuse Marguerite-Marie. Et voilà que le Révérend Père Mothon prend pour texte de son sermon précisément un sujet analogue et que tout son discours se trouve être l'explication de l'action providentielle. C'est un peu fort, et je vous prie de m'expliquer ça. Au reste, je ne dis pas tout.

LES DROITS DE DIEU.

Extraits du père Faber.—Tout homme est venu

dans le monde pour faire quelque chose de particulier pour Dieu, pour exécuter quelque plan bien arrêté, pour atteindre quelque fin bien marquée, qui est tellement sienne qu'elle n'est pas celle des autres hommes. Il est tel service particulier, telle gloire distincte que Dieu veut recevoir de lui, différents de ceux qu'il attend de tout autre ; et pour assurer son éternité, il faut qu'il réponde à la fin spéciale de sa vocation. En un mot, Dieu a sur nous un droit absolu ; nous devons être où il nous veut, travailler à l'œuvre qu'il nous marque, et nous n'avons pas le droit d'être ailleurs ou de faire autre chose.

S'opposer à une vocation, c'est faire bon marché du salut de chacun et oublier qu'il s'agit d'une question de fait. Dieu a-t-il ou n'a-t-il pas appelé telle personne à tel ordre ? Si donc c'est un crime de forcer les vocations, on se charge aussi d'une terrible responsabilité devant Dieu quand on ose les contrarier ; et quand la volonté de Dieu se manifeste par des miracles, il faut en tenir compte.

Quand saint Ignace mendiait son pain dans les rues de Paris, qui aurait dit qu'un jour les Jésuites seraient un ordre puissant ! Et vous espérez réussir comme lui ? Certainement ! Mais l'important était d'abord de montrer que cette œuvre est voulue de Dieu et qu'il doit y avoir ici des vocations pour cette œuvre. J'en ai trouvé quelques-unes et je cherche les autres.

P. LEROY.

e parti-
an bien
arquée,
elle des
er, telle
de lui,
tre ; et
de à la
u a sur
il nous
que, et
le faire

marché
d'une
appelé
crime
d'une
on ose
ieu se
ompte.
ans les
suites
réus-
ortant
t vou-
ations
nes et

ROY.

